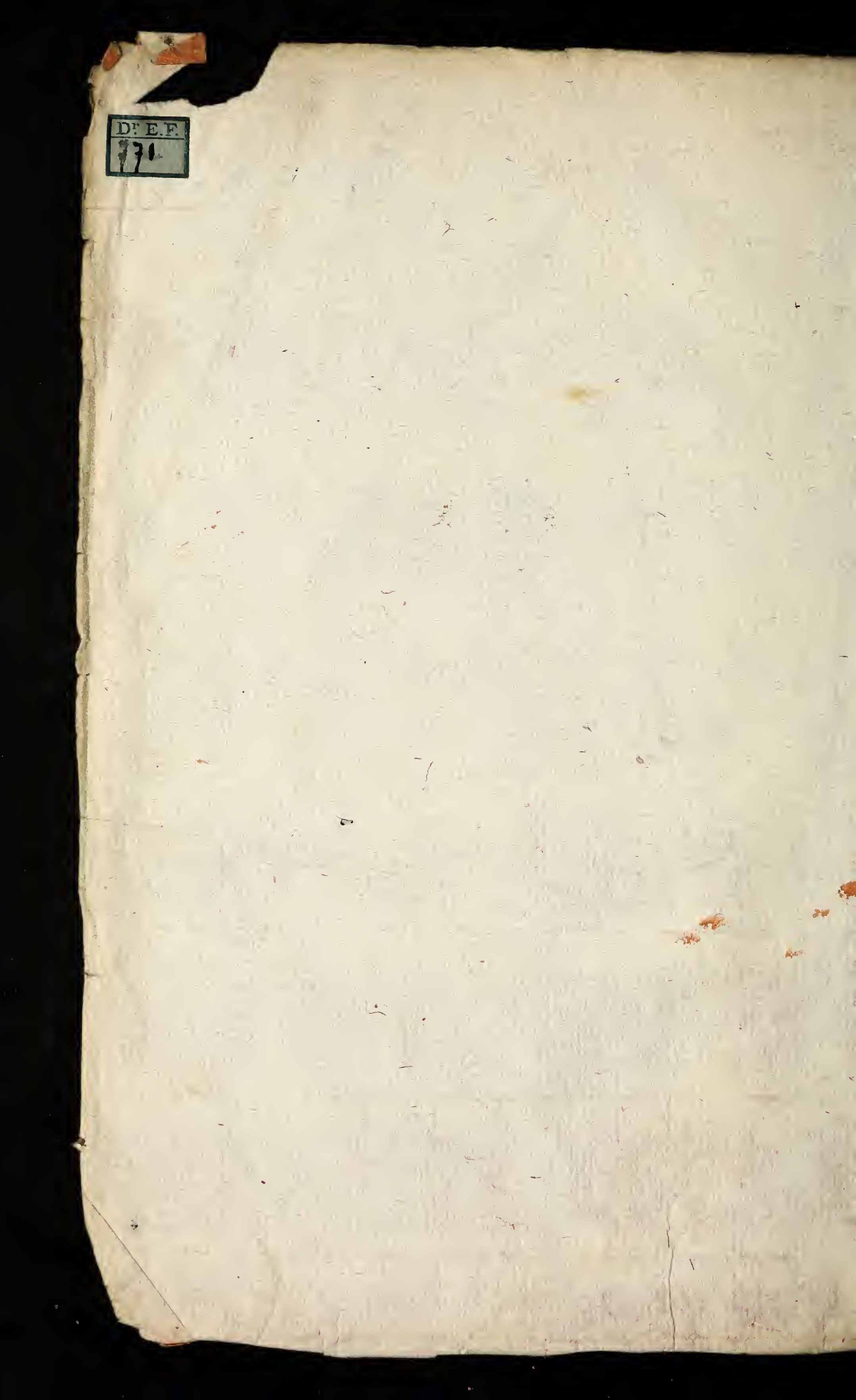
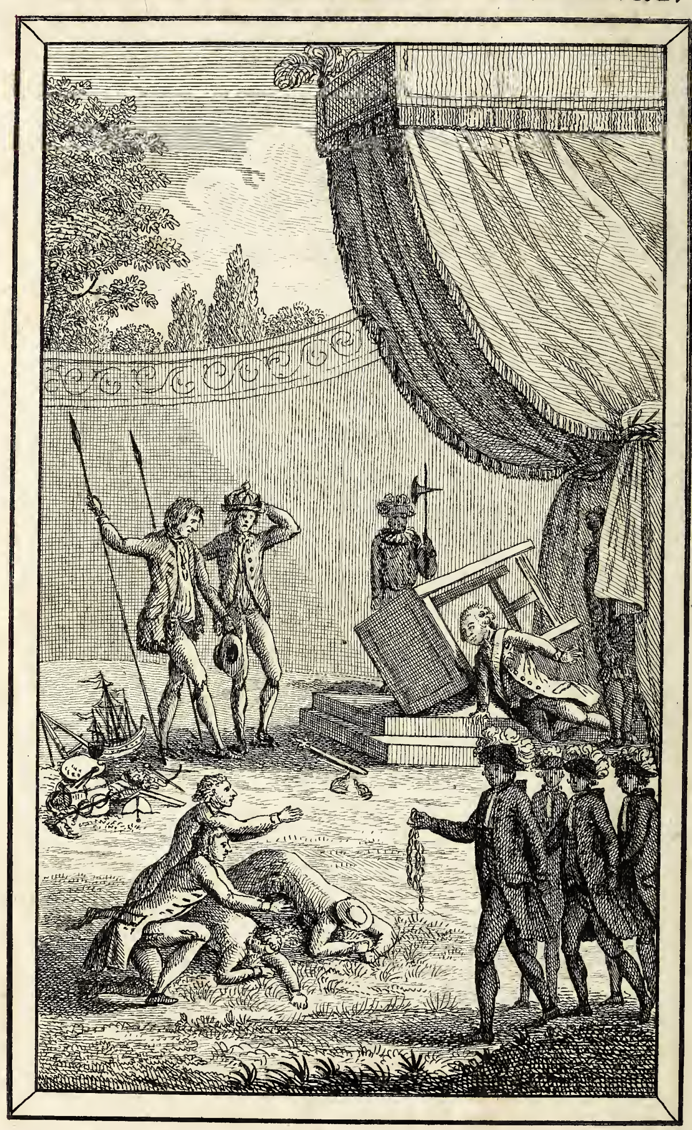



THE NEWBERRY LIBRARY
NL
CHICAGO

A LOUIS XVI. PRISONNIER D'UN PEUPLE-ROI.



Dî Patrii, servate Domum, servate nepotem.

Virg. Æneid. Lib. II.

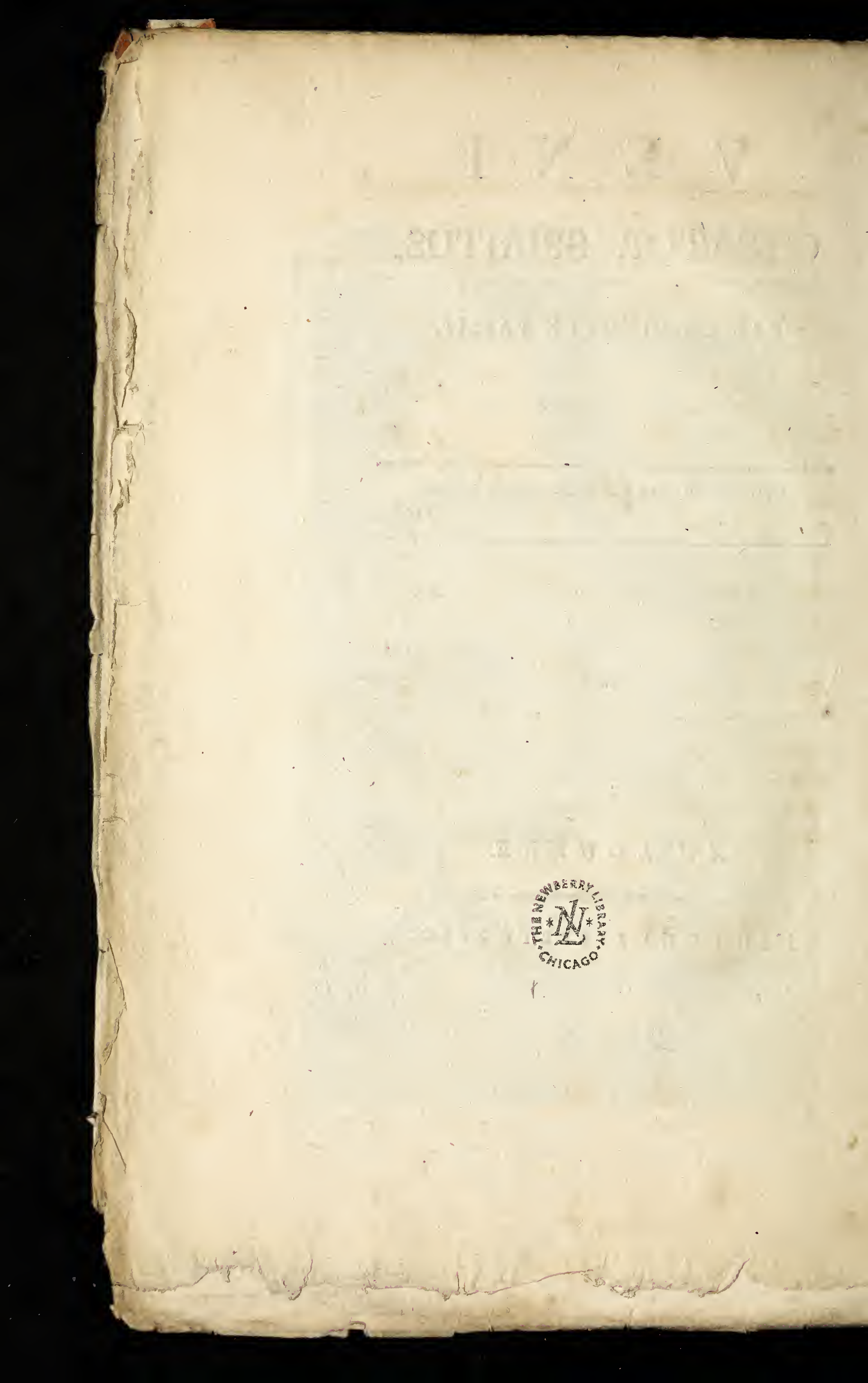
VENI
CREATOR SPIRITUS.

PAR UN CITOYEN PASSIF.

Descends du haut des cieux auguste vérité.
VOLT.

AU LOUVRE.

L'AN DE LA LIBERTÉ ZÉRO.



VENI
CREATOR SPIRITUS.

O TOI qui dissipes les nuages dont couvrent nos esprits abusés, les songes, les chimeres, le faux zele & la perfide hypocrisie, toi qui peux d'un seul de tes rayons démasquer six cents traîtres, éclairer 25 millions d'hommes dont les yeux fascinés refusent obstinément de te connoître, de t'aimer ; vérité sainte ! daigne promener un moment ton flambeau sacré sur ce déplorable empire, daigne désabuser un peuple insensé prêt à se voir englouti dans l'abîme immense que chaque jour étend & agrandit sous ses pas ; quitte pour un instant le séjour des *intelligences* célestes, & viens apprendre à une nation loyale, franche & trompée, ce qu'elle doit craindre, ce qu'elle doit espérer, ce qu'elle doit entreprendre pour écarter d'elle la masse énorme des calamités qui la menacent.

Dis-nous pourquoi les mandataires de cette

nation trop confiante, en deviennent, par gradation, les tyrans, les oppreſſeurs & les ſangſues? Pourquoi ils ont foulé aux pieds tout principe d'honneur, de délicateſſe & de juſtice, pour donner un libre cours à toutes les paſſions qui dégradent le cœur humain? Pourquoi la perfidie, la haine, la vengeance, l'ambition & une indomptable vanité ſont les ſeuls mobiles de ce nouveaux ſouverains? Pourquoi les mandats, les ordres & les volontés de tout un peuple, ont été anéantis & mépriſés par une poignée d'hommes qui n'étoient que leurs *commis*, j'ai preſque dit leurs *valets*.

Dis-nous pourquoi, envoyés pour faire le *bien*, ils n'ont fait que du *mal*? Qu'au lieu de cimenter, d'émonder, de réformer, ils ont tout tranché, tout abattu, tout aboli, hors les crimes & les malheurs publics?

Dis-nous pourquoi des parricides, des empoiſonneurs, des fripons, des *bonneau*, des traîtres de toute claſſe, de tout genre, ſont devenus, au ſcandale des nations, les réformateurs des empires, les arbitres des rois, & les *maîtres* des peuples?

Dis-nous, pourquoi après avoir réduit à la beſace au moins 20 millions d'hommes, la

majeure partie de ces *honnêtes* réformateurs, ſortant tout-à-coup de l'indigence & de l'obſcurité, efface par ſon luxe, par ſes dépenſes, la magnificence qu'elle réproche avec tant d'amertume, & qu'elle envioit ſi baſſement à la claſſe d'hommes en qui l'opulence & le rang ſembloient l'autoriſer en la rendant néceſſaire ?

Dis par quelle fatalité la ſcélérateſſe & la perverſité décident aujourd'hui de la deſtinée des peuples? Pourquoi le parricide M.I.R.A.B.E.A.U. par exemple, oſe élever ſa voix impie, pour conſeiller le meurtre & les uſurpations les plus inouies ?

Dis par quelle fatalité un d'A.I.G.U.I.L.L.O.N régicide prémédité, puiſqu'il a eu l'impiété de ſe déguiſer en femme & de conduire au lit de la reine, les aſſaſſins des fauxbourgs armés de haches & de piques, dis par quelle fatalité ce monſtre, s'eſt vu préſider douze cents prétendus ſages, c'eſt-à-dire, une nation entiere ?

Dis par quelle fatalité la prudence, la ſageſſe, & la bonne foi ont été bannies ou rendues muettes par une borde de lâches, qui ont tout oſé, parce qu'ils n'avoient rien à perdre, pas même une bonne réputation ?

Dis par quelle fatalité la voix conciliatrice

des honnêtes Faucault, Loys, Montlosier, se perd au milieu des huées, & que la verbeuse éloquence, de Barnave, Goupil, Péthion, Chapelier & de la maman Target, *Roués* universellement reconnus, tonne avec le plus grand succès, remue tous les cœurs, inspire toutes les passions, (hors celle du bien public), & maitrise la France ?

Dis quelle étoit la mission des *douze-cents-Virs ?* Combler le *déficit* énorme des finances par des contributions égales entre les propriétaires; alléger le fardeau des impôts sous lequel est affaissé le laboureur, l'honorable laboureur, le pere nourissier des empires & des peuples; abolir la corvée, reste impur de l'antique féodalité, qui marquoit le citoyen libre du sceau de l'esclavage, en taxant sa tête; adoucir la sévérité du code criminel en débrouillant le dédale de ses loix meurtrieres; rendre son ancien lustre au commerce; rendre respectable le premier des arts, l'agriculture; établir dans l'empire une administration sage, économique, & rendre les administrateurs responsables de leur gestion; faire aimer & révérer un roi, préférant à la hauteur pusillanime de l'absolu, de l'orgueilleux Louis XIV, la douceur,

l'affabilité, la condefcenance ; un roi, qui pouvant commander en maître, ne vouloit que confulter en ami ; qui pour écarter de lui les piéges du menfonge & de l'erreur fans ceffe tendus autour du trône, appelle à fon fecours les hommes fages & inftruits de fon empire. -- « Je veux le bien, mais puis-le faire feul ? Venez à moi, vous tous qui chériffez vos freres, qui défirez les voir heureux, & confommons enfemble ce grand ouvrage. « Ah ! vive le roi, vive à jamais un tel roi » !

Telles étoient les intentions paternelles de Louis XVI ; tellés étoit celles de la nation.

Dis-nous, vérité fainte, dis-nous fi les mandataires de cette nation, flétrie depuis par tant de forfaits, ont été fideles à leurs fermens.

Dis-nous pourquoi, au lieu de rétablir les finances, ils en ont pour jamais tari la fource. Il fuffifoit, je penfe, puifque le tréfor public avoit été livré à des mains mercenaires, que la dilapidation avoit infanté des dettes, arriéré les paiemens, répandu l'allarme parmi les créanciers, de régler les dépenfes de l'état & fa recette, de porter la nobleffe & le clergé à des facrifices, qu'ils n'auroient furement point rejettés ; il falloit feulement connoître le mal, le remede

étoit on ne peut plus facile à adminiſtrer; les revenus & les beſoins de l'état étant une fois réglés, il ſuffiſoit de mettre l'adminiſtration dans des mains ſures, ſurveillées & reſponſables ; alors on n'avoit plus à craindre ces malheurs qui entraînent avec eux la décadence totale des empires.

Ainſi, *rétablir*, *améliorer*, tel étoit le but que s'étoient prépoſés le prince & les ſujets : donner au peuple François des loix ſéveres; rendre la vertu & les lumieres néceſſaires aux chefs de la magiſtrature ; faire ceſſer ces inquiétudes allarmantes & pires que la mort, qui tourmentent depuis ſix ans les négocians & les créanciers de l'état; bannir pour jamais des familles les vexations, l'oppreſſion des tyrans, ſoit couronnés, ſoit ſubalternes; voilà ſans doute tout ce que deſiroit, tout ce que pouvoit prétendre ce bon peuple, qui connoît enfin ſes droits ; qui les défendroit au prix de ſon ſang, & qu'on abuſe avec autant de cruauté que de perfidie.

Eſt-ce là ce qu'ont fait nos vils repréſentans? parle, ô vérité ſuprême, parle; dis tous les forfaits, tous les attentats qu'ils ſe ſont permis à l'abri des canons & des bayonnettes.

Paſſe ſous ſilence l'abolition des droits féodaux ;

daux ; je ſais qu'il y a des abus par-tout, & que ceux qu'on attribuoit aux prérogatives ſeigneuriales étoient par trop crians. N'examinons point ſi ces droits étoient légalement des propriétés. Le décret de l'aſſemblée déclare qu'ils avoient été mal acquis ; l'époque, il eſt vrai, en eſt fixée aux neuvieme, dixieme & onzieme ſiecles ; n'importe, moi qui n'étois point poſſeſſeur de terres ſeigneuriales alors, qui ai acheté mon château, non parce qu'il eſt flanqué de dix énormes tours, de crénaux, &c. mais parce que les redevances en étoient conſidérables ; moi qui faiſois mon bonheur de ſecourir ce que j'appellois mes *vassaux ;* qui les ſoulageois dans leur miſeres, les conſolois dans leur affliction, les protégeois contre leurs envieux & leurs ennemis ; moi, plus jaloux du titre de *pere*, que de celui de *seigneur*, j'étois trop heureux, j'en conviens ; il étoit néceſſaire, qu'en propageant toutes les calamités humaines, on ne me laiſsât point la douce volupté de prévenir la ruine totale de mes anciens amis, qui, quoiqu'on en diſe, n'étoient point traités comme mes ſerfs. On a donc dû m'aſſimiler à toutes les claſſes du peuple, & me réduire comme les autres à augmenter la population des mendians. On a

du m'ôter mes contrats, mes prérogatives achetées bien cher, reconnues & légitimées par mes vaſſaux; on a dû ſouffler le feu de la diſcorde & des vengeances dans les campagnes; on a dû incendier mes châteaux, mes moiſſons, me pourſuivre les armes à la main, après avoir inhumainement égorgé mon pere, mon épouſe, mes enfans. On l'a dû; telles étoient les volontés ſuprêmes de mes mandataires, devenus mes maîtres, par une loi reconnue de tous les peuples, la *loi* du plus fort; je ne puis repliquer ni me plaindre.

Mais ce décret ne ſera-t-il point funeſte à la félicité, à la tranquillité de ceux même au profit de qui il a été prononcé. A peine mes payſans heureux de gagner leur vie à la ſueur de leur front, recueillant gaiement le fruit de leurs travaux, exempts des vices avec leſquels on les a depuis familiariſés, la perfidie, l'ingratitude & la fainéantiſe; à peine, dis-je, mes payſans, ont-ils eu connoiſſance d'un décret ſi *sage*, qu'ils ont cru avec raiſon pouvoir tout oſer, tout entreprendre. Auſſi-tôt les inſtrumens du labourage & les bœufs compagnons de leurs travaux, ont été abandonnés; on a vu des hommes juſqu'alors ſans reproche, heureux d'une vertueuſe

médiocrité se porter aux derniers excès ; des plaisirs de la chasse ils ont passé à la plus honteuse débauche ; delà le brigandage exercé dans les campagnes, delà cette mendicité effrayante, devenue le prix inévitable de l'abandon des travaux & de la paresse, mendicité parvenue au point d'effrayer les monstres qui ont eu l'impiété de troubler par leurs infâmes décrets, la paix des campagnes si nécessaire à la prospérité des villes.

Dis, vérité sainte, à qui l'abolition des droits féodaux est profitable. Est-ce aux cultivateurs, ils les payoient sans gêne, & lorsque l'aisance le leur permettoient, ils trouvoient, en échange la protection d'un homme puissant, contre des oppresseurs subalternes ; si une grêle, un torrent venoient à détruire la moisson, le laboureur conservoit toujours l'espérance de retrouver chez son seigneur un allégement à ses maux, & il supportoit les revers avec plus de patience & de résignation ; aujourd'hui, la moindre tempête va détruire avec une récolte, toutes celles qui l'auroient suivies ; le besoin décourage les ames & les conduit nécessairement à la mendicité qui les navre, les amolit & les dégrade. Désormais

le laboureur grêlé, deviendra ſans retour un homme oiſif & par ſuite un *vaurien*.

Mais, ce n'eſt pas pour les habitans des campagnes ſeulement que ce décret impolitique eſt déſaſtreux; il eſt encore préjudiciable aux habitans des villes.

Les propriétaires perdant les plus certains de leurs domaines, ſont forcés de les remplacer par une ſtérile économie. Le luxe s'étend . . . J'entends murmurer. . . . oui, le luxe . . . . non cette magnificence outrée du traitant, du courtiſan ou du miniſtre, mais ce luxe raiſonné, l'ame unique du commerce, ce luxe indiſpenſable des riches, qui nourrit l'artiſte & l'ouvrier; éleve, enrichit, illuſtre & ſoutient un empire, ſans lequel tout languit, tout meurt juſqu'au plus néceſſaire des arts, l'agriculture... Je citerai pour exemple l'état déplorable de ce *pays régénéré*, de cet empire *libre*, de ce *peuple Roi* que l'on célebre avec autant d'indécence que d'aveuglement & de mauvaiſe foi.

Peut-on contempler d'un œil ſec la triſte ſituation de la France? Peut-on ne pas frémir d'indignation & d'horreur, au ſeul nom de ſes deſtructeurs? Dix millions d'artiſans qui gémiſſent, vingt millions de bras paralyſés; preſque

tous les négocians se couvrant d'une ignominie involontaire par des faillites inévitables, perdant sans retour une fortune qu'ils croyoient solide & un crédit puissant, sans lequel on ne peut conserver la fortune la mieux établie; les manufactures désertes, les manœuvres sans ouvrage & presque tous disposés à l'assassinat; le numéraire passé presque en entier dans les mains de l'étranger ou enfoui par les capitalistes timides, j'ai presque dit sages; & avec cela presque point de pain, ou du moins peu de ressources pour le gagner. . .

Voilà, voilà, monstres altérés de sang, voilà votre ouvrage; voilà quelles sont les suites de ces ébranlemens convulsifs que vous appellez coups d'état; voilà ce que c'est qu'abâtre, lorsqu'on ignore l'art de reconstruire ou de récréer.

Vos attentats sur les propriétés ecclésiastiques ne sont pas moins répréhensibles & n'offrent pas plus de ressources. Ils prouvent, comme l'abolition des droits seigneuriaux, que le ressentiment, la haîne, l'aigreur & l'envie ont seuls dicté vos décrets suprêmes.

Pour tromper plus sûrement le pauvre peuple, ce peuple aveugle, ce peuple de *cire*, à qui on imprime tel ou tel caractere, selon que

varient les intérêts de ceux qui prennent la peine de l'égarer, on a donc dit à ce peuple volage & inconféquent, » nous allons vendre les biens du clergé, nous en tirerons des fommes immenfes, & l'état eft fauvé, & le peuple fera heureux » .. Auffi-tôt le peuple a chanté victoire. Il n'a pas eu la patience, ni le fens d'examiner, que cette vente étoit non-feulement immorale, mais impolitique, mais défaftreufe pour la nation.

Premierement, on fait que la dette du clergé s'éleve à des fommes immenfes, tant en capital qu'en intérêts. Les créanciers, malgré les iniquités confacrées par des décrets folemnels, ofent efpérer qu'on ne leur ravira point leur fubfiftance, & qu'ils feront rembourfés des fommes qu'ils avoient hypothéquées fur des biens d'autant plus sûrs qu'ils étoient inaliénables, & qu'ils croyoient exempts d'ufurpation. Avant de vendre les biens du clergé, il faudra donc rembourfer les hypotheques.

Avant de vendre les biens du clergé, il faudra auffi en acquitter les charges, & une infinité de ces biens font furchargés, & beaucoup. Qu'on remarque encore, que je n'examine point ici à qui appartient le droit de vendre les biens

du clergé ; si c'est plutôt au bénéfice de la *nation* être chimérique, qui sera long-temps inconnu, qu'il faut les vendre, qu'au bénéfice des descendans des donateurs ou fondateurs munis de titres authentiques.

Secondement, avant que ces biens sortent des mains de leurs titulaires, on sera obligé de laisser, je ne dis pas l'équivalent, mais au moins une pension alimentaire à tous les ci-devant possesseurs de ces biens. Or le nombre des ecclésiastiques s'éleve en France à dix huit cent mille, non compris les religieuses, ou nones, qui, entre nous, ne sont pas rares. C'est donc environ deux à trois millions d'individus que la NATION se charge d'alimenter, de vêtir & de loger dans l'oisiveté. Parmi ces gens oisifs & par conséquent devenus inutiles, on compte une infinité d'archevêques à cinquante, ou trente mille livres de rente ; des abbés à vingt, à 15 mille livres de rente ; car je ne parle pas des quarante mille curés, dotés constitutionnellement à raison de deux mille à quinze cents livres, tandis que les neuf dixiemes de ces pasteurs, *paissoient leurs troupeaux* pour une modique *congrue* de trois, quatre à cinq cents livres. Ainsi la dette du clergé, les frais du culte religieux, l'entretien des prêtres,

tout cela paſſe avant la vente, avant le produit des biens eccléſiaſtiques.

Troiſiemement, ces biens ſont actuellement alloués à des fermiers & cultivés par eux. On doit être bien certain qu'avant que la vente en ſoit ratifiée & effectuée, ils vont perdre conſidérablement ; on va fatiguer & altérer la fertilité du terroir, ſoit en ne le cultivant que pour le faire fructifier pour le moment, ſoit en le privant des engrais & du repos ordinaires. Il en ſera de même pour les reparations à faire aux bâtimens, négligences qui diminueront infiniment le prix de la vente.

En quatrieme lieu, peu d'hommes, même les démocrates les plus effrenés, croyent à la certitude de cette vente nationale. Ils penſent au contraire qu'on ne peut ſuppoſer un capitaliſte aſſez ébêté pour livrer un argent bien palpable, bien certain, pour des biens dont la propriété & la poſſeſſion ſont très-incertaines. On craint, j'ai preſque dit on eſpere, que la France entiere refuſera d'admettre des décrets auſſi impolitiques, auſſi attentatoires aux premiers droits de l'homme; que la France entiere, liguée fraternellement, forcera le clergé de rentrer dans ſes poſſeſſions & le Roi dans ces domaines ; alors tout rentrera dans l'ordre, l'abondance & la juſtice renaîtront

dans

dans cet Empire dégradé, les regrets seront pour le téméraire seul qui aura hasardé sa fortune dans une spéculation aussi douteuse, & à qui il ne restera que la foible ressource de se pourvoir en remboursement.... & contre qui ?........ --- Cependant les municipalités, en prennent les unes pour 400 millions, les autres pour deux cents, &c. &c. -- D'accord, mais qui est-ce qui paiera ? Quels sont les revenus des municipalités, quelles sont leurs possessions ? Vous les avez vues absorber les impôts ordinaires perçus depuis dix-huit mois, dévorer le quart du revenu décrété à la honte de la nation, engloutir les immenses contributions patriotiques-volontaires, & à la suite de tout cela se faire autoriser à ouvrir des emprunts désastreux, au moment même où elles reconnoissoient que les *emprunts* avoient creusé l'abîme où s'est perdu l'empire, & où ces malheurs attribués à un ministre à qui on avoit long-temps supposé des lumieres & des vertus, ont été relevés avec beaucoup d'amertume & de dureté.

-- Mais n'avons-nous pas nos *assignats*? -- Oui, & vous avez aussi vos billets de la caisse d'escompte qui en tiennent lieu. Cependant, voyez-vous comme votre commerce se ranime, comme

vos banqueroutes deviennent plus rares, comme votre numéraire se répand & circule; vos *assignats* sont une BANQUEROUTE gauchement déguisée; je vous garantis qu'ils n'obtiendront en dépit de vos décrets aucune confiance, & que vous aurez le sort de *Law*, de qui vous tenez cette admirable *recette*.

Encore suis-je certain que vos *assignats* n'auront pas même le foible succès de la banque *Law*, parce qu'à force d'être leurrés, les hommes sages ouvrent enfin les yeux, & vous m'accorderez que parmi les capitalistes, il est quelques hommes sages, ne fût-ce que les *juifs*.

Vous voyez donc qu'il est indubitable que votre métamorphose des biens ecclésiastiques en biens *nationaux*, ne sera d'aucun avantage pour le peuple. Déjà vous vous dites à vous-même qu'on eut beaucoup mieux fait d'accepter les offres citoyennes du clergé, d'avoir reçu en especes 600 millions, qui eussent couvert pour un moment le gouffre des créances. Vous voudrez en revenir là, malgré l'*irrévocabilité* imprudente de vos décrets, mais il ne sera plus temps, non, il ne sera plus temps. . . .

Mais si la vente des biens domaniaux & ecclésiastiques n'apporte aucun soulagement aux mal-

heurs publics, si les avantages de cette aliénation se réduisent à une dilapidation scandaleuse, du moins, direz-vous, apportent-ils quelque allégement aux habitans des campagnes.

Oui, voyez-en déjà les fruits inappréciables; dès le jour même de votre premier décret, deux cents mille familles, se sont vues ruinées; les unes se sont épuisées par les dépenses forcées par eux faites pour élever un fils, leur unique espérance, à la dignité de prêtre; cet homme étoit parvenu à rembourser cette dette sacrée, à s'acquitter envers les auteurs de ses jours & de son bien-être; vous lui arrachez cette douce consolation, en le plongeant lui & sa famille dans la derniere détresse. Voilà, d'un trait de plume, d'un coup de votre parricide *scrutin*, 200 mille familles réduites à la mendicité, criez encore victoire.

Il est encore pour le moins autant de familles substantées jadis par la bienfaisance du clergé, & dont les besoins continuels fatigueront la charité publique. Il est vrai que vous avez *décrété*, (car vous décrétez toujours, exécutera qui pourra); vous avez *décrété* que le tiers des biens ecclésiastiques seroit affecté à la subsistance des malheureux. Mais ces biens sont-ils admi-

niſtrés ? Avez-vous procédé à la vente de ces biens, en avez-vous reçu la valeur, avez-vous pourvu à l'entretien du culte ? (car il faut eſpérer qu'après avoir détruit la royauté & la religion, vous aurez aſſez de pudeur pour ne pas exiger un encens que nous ne devons qu'à la divinité ; ſoyez nos rois, mais ne *décrétez* pas que vous êtes nos *dieux*). Savez-vous bien que le produit de ces biens uſurpés, ſuffiroit à peine pour couvrir ces énormes dépenſes. — Laiſſez-nous faire, direz-vous, nous pourvoirons à tout ; --- oui, vous pourvoirez à tout, en attendant, vous laiſſez mourir de faim trente mille ames dans chaque province, & vous aſſaſſinez le reſte, par des querelles de religion & des guerres civiles.

Voilà pour votre décret ſur la vente des biens eccléſiaſtiques.

La vente des domaines eſt une opération je ne dirai pas (1) *d'apprentifs en vertus politiques & sociales*, mais d'imbecilles ou d'hommes pervers qui ne cherchent qu'à anéantir un Empire qu'ils avoient été envoyés pour ſauver.

---

(1) Expreſſion énergique de M. Necker.

Je viens de prouver que vos biens eccléſiaſtiques ne feroient point vendus ou du moins ne feroient point payés ; que dans l'hypotheſe ou ils le feroient, le produit ſuffiroit à peine aux frais du culte, à la ſubſiſtance des malheureux que nouriſſoit le clergé, & qui ſont aujourd'hui ſur vos bras. — La dette nationale cette dette immenſe, qui fut la ſeule cauſe pour laquelle vous futes envoyés au ſecours d'un Roi généreux & honnête-homme, cette dette s'étend chaque jour, au lieu de diminuer; vous emprunterez encore, que dis-je, on emprunte juſqu'à deux cent milles écus que vous dévorez par mois, qui répondra des intérêts ? ſur qui hypothéquerez-vous le capital ? vous avez déclaré les biens eccléſiaſtiques & les domaines, des *possessions nationales* & vous en décretez en même-tems la vente; ſi vous vendez réellement vos biens, reſteront-ils encore en votre puiſſance : il eſt vrai que vous pourrez les envahir une ſeconde fois, une impiété de plus, n'ajoutera rien à vos forfaits. Ainſi lorſqu'on vous les aura payés, ou ils ne ſeront plus *nationaux*, ou vous les uſurperez encore, & ſi vous les abandonnez aux acquéreurs ; qui appellerez-vous la Nation ? quels ſeront les domaines de la *nation* ? quels ſeront les garans

des engagemens de la *nation* ? ſur quoi hypothéquera déſormais la *nation* ? qui ſuppoſerez-vous aſſez inepte pour prêter de l'argent à la *nation*, être fictif & qui n'a abſolument aucune propriété ?

Ainſi votre dette nationale ſubſiſtera, parce que ni vos ventes de biens, ni vos dons patriotiques, ni vos énormes impôts, ne pourront la couvrir. Vous y avez ajouté un malheur de plus, vous avez entiérement aliéné la confiance publique, vous ne pourrez *qu'usurper*, car on ne vous prêtera plus rien.

Ainſi vous n'aurez qu'un dernier moyen, que vous ſcellerez de votre ſang impur, la *banqueroute*. Ce que n'ont oſé un Calonne, un Terray, un Silhouette, adminiſtrateurs exécrés, vous, repréſentans d'une nation remplie d'honneur, d'élévation & de franchiſe ; vous, légiſlateurs, vous, ſouverains du plus bel empire du monde, vous l'exécuterez ſans remords ; vous, appellés pour combler l'abîme, vous l'agrandiſſez, vous y plongez, vous y enfoncez tout un peuple.

Après ce dernier malheur, je crois inutile de rappeller cette chaîne de bévues, de gaucheries, d'impiétés, de ſacriléges, d'uſurpations que vous avez conſacrées par votre exemple.

Je ne parlerai point de la ſuppreſſion totale

de la juſtice, qui arriere des milliers de procès, du jugement deſquels dépend la fortune de cent mille familles ; ſuppreſſion qui autoriſe les fripons & les gens de mauvaiſe foi à tout oſer, à tout enfreindre ;

Je ne parlerai point du brigandage que vous avez conſacré, encouragé même, ſoit dans cette vaſte cité, où des bandits ſtipendiés par vous, ſe ſont portés aux derniers excès. Il ſuffit d'en nommer les chefs pour exciter tous les ſentimens d'horreur & de mépris...... Cependant vous avez applaudi à leurs attentats, vous les avez honorés comme des héros, vous leur avez proſtitué ce titre auguſte..... Vous avez loué leur fureur effrénée ; ils ont verſé le ſang citoyen, & vous avez couronné le triomphe de la licence, approuvé & récompenſé les aſſaſſins.

Je ne parlerai point de votre lâcheté à corrompre l'armée. Ces ſoldats dont nous aurons peut-être beſoin dans peu, ces ſoldats que la ſévérité de la diſcipline, leur dévouement à leur prince, peuvent ſeuls rendre dignes & capables de défendre vos foyers, vous les avez ſéduits ; ils ont trahi hautement leurs ſermens & leur foi ; vous avez honoré leur ſacrilége, des honneurs du triomphe, & d'une armée de héros,

vous en avez fait une horde de brigands, prêts à ravager les provinces qu'ils inquietent déjà beaucoup, dès que vous ne pourrez plus fournir à leurs débauches.

Je ne parlerai point de l'aviliſſement où vous avez réduit le trône... Hélas! tout François en gémit en ſilence! L'Europe frémit d'horreur & s'apprête à venger l'affront fait à la majeſté, à l'antiquité du ſang des Bourbons; & s'il reſte encore quelque François digne de ce beau nom, quelque François dont l'amour pour ſon ſouverain, pour un monarque, qu'on choiſiroit même pour porter la couronne, quand ſes vertus & les droits de ſa naiſſance ne l'auroient point fait notre roi, ſi quelque François, dis-je, oſe témoigner quelque pitié pour un prince plongé dans l'eſclavage, dont on a égorgé les gardes juſques ſur les échelons du trône, un prince à qui on ne permet point de ſortir de ſon jardin, & forcé de compoſer ſa cour d'une horde de brigands; on aſſaſſine publiquement ce François-citoyen, & on promène ſa tête au bout d'une pique.

Je ne parlerai point du décret immoral du *marc d'argent*, décret qui tend à établir ſur les débris de la ſouveraineté & de la liberté prétendue, une ariſtocratie

ariſtocratie déſaſtreuſe qui ſous peu d'années envahira tous les pouvoirs, toutes les propriétés & offrira le triſte tableau d'un immenſe troupeau de ſerfs ſubjugués & opprimés par une poignée de tyrans; cette poignée de ſcelérats, ſe concentrera & regnera au manège.

Je ne parlerai point de la prétendue *loi martiale*, ni du fameux *drapeau rouge*. Tout le monde connoît la barbarie de ce décret ſanguinaire, porté pour armer les citoyens contre les citoyens, & achever par le fer & le feu *nationaux*, le grand ouvrage commencé par la famine, les aſſaſſinats & les incendies, appellés *constitutionnellement, les illuminations de la liberté.*

Enfin je ne parlerai point de la vénération ni de la confiance que doivent inſpirer le caractere, les principes & les mœurs de la plupart de nos réformateurs inviolables.

Je ne dirai point les vertus du diſert & *poumoneux* Mirabeau; familiariſé dès le berceau avec tous les crimes, fils dénaturé & paricide époux féroce, ami perfide, élevé dans la débauche & faiſant reſſource de tout pour vivre & *repréſenter*. La nature produiſant ce monſtre, frémit d'horreur & le jetta ſur la terre pour apprendre

au genre humain ce qu'elle pouvoit dans sa colere.

C'est cependant ce monstre, dix fois échappé à la corde & jamais à l'infamie, dont le nom devient parmi le peuple une injure, c'est lui qui dirige tout, qui donne le branle à tout & qui fait pencher la balance du côté où on paye le mieux.

Je ne dis rien des qualités du petit, du fat, de l'insolent, de l'inepte Barnave, *roué*, à qui sa frisure tient lieu de pudeur, son impudence d'esprit, & le jeu de morale.

Je ne dis rien du courage des deux Lameth, & sur-tout du fameux *général* des Annonciades; de ces vils intrigants, si bas dans les antichambres, si plats-valets dans les tems de la servitude, si insolents dans le siecle de la licence & de l'audace; ces héros que vous trouverez toujours à la tête d'un parti, soit de furieux quand les fureurs mènent à la fortune, soit d'esclaves, quand c'est encore la saison des graces & des mépris qu'on paye avec de l'argent. *Voyez le Livre rouge.*

Je ne dis rien de la morale de l'abbé Sieyes, qui pour se venger de l'opprobre dont il s'étoit couvert à Chartres & à Orléans, où il avoit tenté vainement tous les moyens de faire fortune,

s'eſt venu réfugier dans vos boutiques, & a confondu toutes les conditions dans l'eſpoir de piller dans le déſordre. Vous avez vu ce pauvre homme, cet ami du *tiers*, cet apôtre infatigable de l'égalité, de la médiocrité, s'évanouir, s'égoſiller & perdre le peu de renommée qui lui reſtoit, quand il a ſagi de lui ôter ſon bénéfice. *Voyez le décret du 4 août.*

Je ne dirai rien du caractere du curé Grégoire ; ſes douces habitudes & ſon mariage clandeſtin avec la charmante juive, mademoiſelle *de Fise*, annoncent aſſez quel homme ce doit être. Ce factieux, le ſéditieux abbé Dillon, & l'imbécille Pethion de Villeneuve, ont toute la confiance de la ſottiſe, & ne s'apperçoivent pas qu'ils ne ſont que les vils inſtrumens des vengeances de leurs collégues, & qu'ils reſſemblent à ces crieurs poſtés par *Curtius*, *Seraphin* & *Nicolet*, pour aboyer à la porte de leurs tréteaux, tandis que dans l'intérieur on joue des farces dégoûtantes.

Je ne dirai rien du *roi Sylvain*, ni de ſon ineptie, ni de ſa vanité ridicule, ni de ſes grands airs, ni de ſes ſottiſes, ni de la démangeaiſon qu'a ce pauvre homme d'être continué dans ſes prérogatives de maire ; il s'extaſie dans ſon

palais, il fait battre aux champs à ſon approche (1), il a trente ſecrétaires, dix laquais, une belle écharpe aux trois couleurs, une médaille à la boutonniere; il a en main le pouvoir légiſlatif & le pouvoir exécutif; puis ſon ami Boucher & ſon cocher, le menent lui & ſes affaires, quelle deſtinée fût jamais plus heureuſe! *Voyez le procès-verbal & le rapport sur les assignats.*

Je ne dirai rien de ce petit Roberſpierre, enfant-trouvé d'Arras, & qui ne s'eſt jamais diſtingué que par la plus noire ingratitude envers ceux dont la charité avoit pris ſoin de ſes jours & de ſon éducation.

Je ne dirai rien d'un Caſtellanne, criblé de dettes, qui ſe réfugie au manége pour y être inacceſſible à des créanciers incivils, & qui tout en déclamant contre le deſpotiſme, ne vit depuis dix ans que par des arrêts de ſurſéance.

Je ne dirai rien d'un Goupil de Préfeln, tout

---

(1) Je me ſuis trouvé par haſard à la porte du palais de ce GRAND HOMME; ſa voiture approche, le magiſtrat étoit deſcendu pour PISSER, n'importe, les tambours vont toujours leur train; ils battent aux champs pendant que le cocher passe & que ſon maître PISSE.

frais ſorti de la fange du parlement Maupeou & des grands bailliages.

Je ne dirai rien de Clermont-Tonnerre, de Monteſquiou, de Liancourt, de Montmorency, de la Fayette, de la Cotte, de Gouy d'Arcy, ingrats & hypocrites également mépriſés des deux partis qu'ils ont trahis & ſervis tour à tour ſuivant les circonſtances; vils intrigants, qui, comblés de bienfaits de nos rois, en ſont devenus les perſécuteurs, dès qu'ils ont vu qu'il y avoit plus à gagner dans l'ingratitude & la perfidie, que dans la réconnoiſſance & la fidélité.

De bonne foi, pouvions-nous attendre quelque bien de la part de tels hommes? Auſſi notre bon roi, ce roi que nos *usurpateurs* ont fait paſſer pour imbécille, pour le mettre en tutelle, apprenant le mauvais choix des bailliages dans leurs repréſentans, s'écria-t-il, *qu'auroit dit la nation, si j'eusse ainsi composé les* NOTABLES *ou mon* CONSEIL? Ces paroles ſont pleines de ſens; elles annonçoient toutes les calamités dont nous avons été les triſtes témoins, & devroient être gravées en lettres d'or ſur le portique de cet infâme repaire où s'aſſemblent tant d'hommes pervers.

JE ME RÉSUME,

Quelle étoit votre miſſion, & comment vous en êtes-vous acquités ?

Vous êtes vous bien fait ces deux queſtions en vous réuniſſant ? J'en doute.

Vous aviez tous un but commun, le bien général : une route tracée vers le bien général ; quelques-uns l'ont ſuivie avec fermeté & perſéverance ; mais le grand nombre ne voulant point agir ſervilement, s'eſt donné un autre terme, & a ſuivi la route qui lui paroiſſoit la plus sûre pour arriver à ſes fins. Auſſi le grand nombre a prévalu, & le petit nombre des conſciences droites & ſéveres ont été forcées de murmurer en ſilence, ſinon, LA LANTERNE... AH ! LA LANTERNE....... les piques, les haches !....

Vos commettans avoient tout prévu pour le bien de l'état ; la réforme des abus, les établiſſemeus utiles à faire, tout étoit déſigné dans vos mandats, tout conduiſoit à une merveilleuſe régénération.

La partie qui avoit néceſſité l'aſſemblée étoit celle des finances. Leur détreſſe exigeoit un

prompt ſecours; les offres généreuſes, diſons, puiſqu'on le veut, équitables, du clergé & de la nobleſſe ſuffiſoient pour combler l'abîme! On vous ordonnoit de conſtituer en droit national, tous ces priviléges déſaſtreux, ces exemptions concédées pour prix de grands ſervices rendus à la patrie, mais qui devoient ceſſer puiſqu'elles peſoient ſur le peuple, ſur-tout ſur le peuple cultivateur; voilà quel étoit le vœu de vos cahiers; vos volontés ſuprêmes ont été d'abaiſſer, de réunir, d'anéantir la nobleſſe & de dépouiller les autels & le clergé. Ce grand œuvre ne pouvoit s'opérer de ſang froid; vous avez employé l'artifice & la violence. Vous avez rendu les deux Ordres odieux au peuple qu'ils nourriſſoient, vous les lui avez montrés comme ennemis jurés de ſes droits, & ces calomnies ont été la cauſe de ces ravages, de ces incendies qui ſont venus vous effrayer juſques dans votre *inviolable* ſanctuaire.

Après l'examen des finances, venoit celui de l'adminiſtration; vous aviez ordre de rendre les adminiſtrateurs reſponſables, & vous les avez rendus odieux & pourſuivis comme criminels: vous avez mis la geſtion de la choſe publique dans des mains inexpérimentées, dans les mains

d'une infinité d'intrigans, de gens tarés, dont vous n'auriez pas osé faire vos valets. Qu'on entre dans nos hôtels-de-ville, dans nos impérieux *districts*, & l'on verra par quels hommes nous sommes gouvernés.

Vos commettans s'étoient bornés à indiquer des moyens sages, exempts de violence & de ces brusques secousses qui ébranlent les états, & amenent toujours la confusion & le désordre. L'abus de l'autorité, le pouvoir arbitraire avoit gêné la liberté civile, de sorte que l'influence des richesses ou le crédit des rangs ne laissoient souvent à la loi aucune force contre les prévarications de l'homme puissant; vos cahiers vous indiquoient le mal & le remede; au lieu de seconder leur vœu, la souveraineté est devenue l'objet de votre ambition, vous vous en êtes scandaleusement emparé, en renversant le trône, & tenant votre roi prisonnier.

Pour parvenir à cet excès de honte & d'audace, vous avez débauché l'armée, révolté les citoyens, anéanti tous les pouvoirs, éteint toutes les vertus; vous êtes devenus les fauteurs, les instigateurs, les acteurs de tous les désordres, & d'un *seul tour de scrutin*, vous avez réduit la France, à être

être en même-temps ſans loix, ſans gouvernement, ſans crédit & ſans conſidération.

On vous a vu favoriſer l'inſurrection générale; l'eſprit de nouveauté & l'intérêt du peuple en ont été le prétexte, & les aſſemblées tumultueuſes & effrayantes du Palais-royal, ces groupes impurs de gens par vous ſtipendiés, attiſant par leurs diſcours forcénés les feux de la diſcorde; cette vermine de gens déſœuvrés, de libertins, de frippons, d'agioteurs, tous ennemis des mœurs & de l'autorité légitime, frondeurs par beſoin, blâmant à tort & à travers tout ce qu'ils ne connoiſſent pas, tous prétendus héros, n'ayant d'énergie que pour calomnier la vertu, les ames honnêtes & blaſphêmer juſques à la divinité: Voilà les citoyens, voilà les orateurs que vous gagiéz pour corrompre les cœurs, ſéduire & égarer les eſprits; voilà le tribunal que vous avez autoriſé à former des projets, à faire des motions, à prononcer des arrêts, à entretenir des correſpondances avec vous, avec nos provinces, & dont vous avez reçu ſolemnellement des émiſſaires.

Mais laiſſons une fois pour toutes, les meurtres, les ravages, les incendies, les ſcélérateſſes que vous avez inſpirés, autoriſés, encouragés,

récompensés, pour ne plus nous occuper que des calamités générales que vos décrets ont consacrées.

Vos commettans avoient demandé par votre organe que toute propriété fut sous la sauvegarde des loix; & vous avez détruit le fief, le bénéfice, l'office de magistrature, que je possédois, c'est-à-dire, ma fortune & mon existence. Les propriétés ont cessé d'être sacrées, depuis que toutes les loix sont annullées, que toutes les obligations sont détruites, depuis qu'envoyés pour sanctionner & raffermir nos droits, vous les avez tous violés.

Vos commettans avoient demandé que la noblesse payat les impôts à l'instar des autres propriétaires, elle y consent, cette générosité sert de prétexte pour la dépouiller entiérement; ils avoient demandé que les seigneurs habitassent leurs terres, pour les féconder, & secourir dans leurs besoins les malheureux cultivateurs, & vous les privez de cet avantage, en leur ôtant jusqu'aux moyens d'exister eux-mêmes.

Vos commettans avoient demandé des réglemens sur les dîmes, vous les avez enlevées au clergé, sans les rendre profitables à l'état, ni aux citoyens.

Vos commettans avoient demandé qu'on rendit utiles les religieux en les employant à l'éducation publique, au miniſtere des hôpitaux, à la culture des terres ; la premiere regle de leur inſtitut étant le *travail manuel* ; & vous les chaſſez, vous inondez la ſociété de gens oiſifs, dont l'entretien reſte aux frais de la nation : leurs richeſſes étoient une garantie sûre pour les beſoins & les dettes de l'état, & vous mettez ces richeſſes dans les mains des capitaliſtes.

Vos commettans avoient demandé la conſervation intacte de la religion de nos peres comme la plus ſainte & la plus chere de nos propriétés, & vous avez prêché publiquement l'impiété & l'héréſie.

Vos commettans déjà ſurchargés d'impôts en avoient demandé la diminution au moyen d'une répartition plus égale, & vous les avez accrus, juſqu'à oſer exiger au-deſſus de toutes les vexations fiſcales dont ils ſe plaignoient déjà, en décrétant la contribution forcée d'un quart du revenu de chaque propriétaire, c'eſt-à-dire, que tous les impôts raſſemblés, vous nous forcés à donner beaucoup plus, que nous n'avons moiſſonné.

Vos commettans avoient demandé des réformes

dans le luxe & les dépenſes des divers départemens miniſtériels ; & non-ſeulement vous laiſſez ſubſiſter ces gouffres ou ſe perdent les ſueurs de dix millions d'hommes, mais vous avez créé dans l'empire autant de départemens qu'il y a de villages, autant de miniſtres qu'il y a de citoyens ; & vos municipalités, vos communes, vos diſtricts, c'eſt-à-dire, tous les lâches qui ſont, intéreſſés à ſervir vos fureurs, dépenſent, dévorent plus d'or en un jour, que n'en abſorboient jadis, les Calonne, les Brienne & les Livres Rouges.

Vos commettans avoient demandé de l'œconomie, de la ſimplicité dans les édifices publics ; & vous avez élevés dans tous les carrefours, de pompeux corps-de-garde dont la magnificence efface celle des temples de la divinité.

Vos commettans avoient demandé le tranſport des barrieres aux frontieres ; & vous les avez raffermies, ornées de bâtimens énormes. que le voyageur étonné prend pour autant de Capitoles Roma ins.

Vos commettans avoient demandé que vous établiſſiez des idées claires ſur la liberté politique & individuelle ; ils vouloient que le citoyen ne fut reſponſable qu'à la loi, & put faire tout ce

que les loix autorisent; & vous avez établi partout la tyrannie la plus révoltante, partout vous avez annuléé les décrèts de la loi, partout vous avez méconnu la loi & les hommes qui étoient sous sa protection, eussent-ils été criminels.

Vos commettans ne vous avoient point ordonné d'annoncer dans toutes les provinces, des armées imaginaires de brigands prêts à les dévaster; ils ne vous avoient point ordonné d'abuser du nom sacré du roi, pour commander de la part de ce bon pere, le pillage, les incendies & les assassinats.

Vos commettans n'avoient point ordonnné qu'on massacrat des citoyens sans leur faire leur procès & ne vous avoient point donné l'idée du jeu meurtrier de la *Lanterne*. Ils n'avoient point ordonné au sanguinaire *Barnave*, au parricide, au scélérat *Mirabeau*, de s'écrier de cette tribune souillée, d'où partent vos foudres constitutionnéle; *qu'il étoit au dessous de la dignité de l'assemblée nationale de s'occuper des fureurs du peuple, que le sang qu'il versoit n'étoit pas pur.*

Vos commettans n'avoient point demandé que vous fissiez du meilleur des monarques un roi de théâtre, un *mannequin* couronné; que vous le rendissiez la fable de l'Europe, en trai-

nant honteusement sans garde, sans appui, au milieu d'une double haie de brigands armés, vos dignes satellites, consultant sans cesse vos regards, pour y lire le signal de lui percer le cœur ou de l'abattre d'un conp de feu.

Vos commettans ne vous ont point ordonné d'assiéger, avec une armée de bandits, ce prince infortuné dans son propre palais, de s'y voir pendant vingt-quatre heures, lui, sa femme, ses enfants, entre la vie & la mort; ils n'avoient point ordonné que vous fissiez le complot affreux d'apporter en triomphe à paris, la tête d'une princesse trop calomniée, trop méconnue, de rougir son appartement & jusqu'à son lit du sang fûmant encore de ses gardes massacrés pour avoir pris sa défense contre une horde de forcenés, à la tête desquels quelques-uns de vous marchoient déguisés.

Vos commetttans ne vous ont point demandé de réduire votre roi en esclavagage, de le priver de la chasse & des plaisirs innocens dont il s'étoit fait une habitude, de l'enfermer comme Vulcain dans sesforges, où vous ne lui permettez d'autre occupation que de river des clous & des serrures, ou de se livrer souvenir cruel des crimes qui l'on fait trembler & des crimes qu'il a en-

core à redouter; qu'il eſt à plaindre, le prince qui n'a d'outre garde que celle de ſes bourreaux!

Vos commettans ne vous avoient point ordonné de jetter l'effroi parmi tous les citoyens, de rendre ſanguinaire & féroce la nation la plus aimable, la plus douce, la plns polie de l'univers, de faire jouer vos crimes & vos atrocités ſur les théâtres de nos voiſins, & de devenir les héros des farces les plus ridicules; ils ne vous avoient point ordonné d'établir des liſtes de proſcription ou vous inſcririez les noms des hommes ſages qui ne confondroient point la licence avec la liberté, & qui ne connoitroient d'autre liberté que celle des loix; ils ne vous avoient point ordonné de forcer les opinions à coups de piques & de pierres. *Voyez la relation des dangers courus par l'archevêque de Paris, l'abbé Maury, Mirabeau le vicomte, Mounier, Bergasse, Lally-Tollendal*, &c. &c. &c. &c. &c. &c. &c. &c. &c. &c. &c. &c. &c· &c. &c. &c. &c. &c. &c. &c.

Vos commettans n'entendoient pas du tout qu'une fois ſortis de vos villages, vous ſecouaſſiez le joug de vos ſermens; qu'infideles à leur vœu comme à vos promeſſes, vous briſeriez leurs

mandats, & les déclareriez illusoires, pour n'en tenir aucun compte ; ils ne s'y attendoient pas, sans doute, parce que le représentant d'un peuple ou d'une communauté quelconque, n'a d'autre pouvoir que celui d'un interprête, il est l'organe de ceux qui l'envoient, & rien de plus ; il ne peut altérer ni le sens, ni les intentions de ses commettans, autrement il trahit ses devoirs, il se rend coupable d'une double forfaiture, & les commettans ne sont jamais obligés de ratifier des attentats ou des erreurs qui ne sont pas les leurs, & qu'ils ne peuvent attribuer qu'à un *commis* infidele & punissable.

Et cependant, ô nation dégénérée, les crimes de tes représentans vont devenir les tiens ; ton aveuglement, ton insensée complaisance te rend chaque jour complice de ces insolens *usurpateurs;* par-tout on t'accuse, par-tout on te maudit, par-tout on t'abhorre, depuis que tu souffres ton roi dans les fers, & que tu consacres par des ADRESES extorquées, les crimes dont se souille la génération présente. Montre toi, peuple François, montre-toi la digne postérité des Francs, de ce peuple loyal & courageux, dont tout le sang couloit pour la défense & pour la gloire de ses rois. Montre toi, d'être digne véritable-

ment

ment libre, révoque une poignée de brigands que ta bonté enhardit aux forfaits ; rappelle, ou plutôt bannis de ton fein les auteurs de tant de fléaux, des féditieux qui nous ont plongés dans la plus cruelle anarchie, qui ont foulé aux pieds tes volontés & leurs fermens, qui ont détruit toutes les efpérances, attaqué tous les principes, & tout plongé dans un abîme d'où bientôt il ne fera plus temps pour toi de fortir ; révoque donc ces légiflateurs pervers ; envoie pour occuper leur place, des hommes fages, éclairés, à l'abri de la féduction & de la mifere inacceffibles à cette petite gloriole qui a tourné tant de têtes au Manege.

Ceffez un moment d'adhérer à leurs fureurs, improuvez ces actes de defpotifme & de vengeance qu'ils fe permettent dans chacune de leurs féances ; qu'ils ne voient plus derriere eux quinze cent mille bras armés pour protéger leurs décrets facriléges, & vous aurez bientôt la mefure du caractere de ces nouveaux CATONS ; vous les verrez bientôt changer de contenance & de langage. Alors flexibles & foumis, ils vous confulteront, ils vous flatteront, ils ramperont aux pieds de ceux qu'ils ofent aujourd'hui infulter ou méconnoître.

Révoquez-les donc, freres, amis & citoyens, révoquez-les, c'eſt le ſeul moyen de ſauver la monarchie. Vous avez briſé vos fers, ſongez qu'il ſeroit abſurde de porter les plus honteux de tous, ceux d'un deſpotiſme ſénatorial, que vous pouvez briſer d'un ſeul mot. Vos choix inconſidérés ont fait le mal, il faut que des choix nouveaux le réparent. Craignez ſur-tout les baſſeſſes & les ſéductions de l'intrigue, dans ces choix fraternels; ne donnez à vos nouveaux députés d'autres mandats que ceux que l'ancienne Rome donnoit à ſes conſuls, dans les calamités publiques; *prenez garde*, leur diſoit-elle, *qu'il n'arrive rien de malheureux à la choſe publique*; votre tête nous en fera raiſon. Voilà qu'elle doit être la miſſion nouvelle; malheur à ceux dans les mains de qui vous mettrez les deſtins de la France, s'ils ne ſe montrent dignes de vos vertus, & s'ils ne répondent à vos vœux.

Et vous, prévaricateurs ſacriléges! vous dont l'opprobre & la honte couvriront pour jamais les têtes criminelles, vous dont nos malédictions éternelles accompagneront les noms odieux, hommes féroces & vains, oſez encore parler de bonheur & de régénération! voyez le commerce anéanti, l'agriculture délaiſſée, la juſtice bannie,

tous les forfaits autorisés, impunis, toutes les vertus méprisées, toutes les fortunes anéanties, toutes les propriétés usurpées, les têtes vertueuses tombant sous le fer des brigands par vous soudoyés, la mendicité devenue générale dans le déplorable empire que vous avez envahi, & la seule profession qu'on y exerce; malheureux! qu'avez-vous fait, à quoi devons nous nous attendre, si l'aveuglement d'un peuple qui vous soutient, vous approuve & vous enhardit au crime, ne cesse de vous protéger bientôt! il tombera le bandeau fatal que vous avez pour ainsi dire cloué sur ses yeux, il tombera, & avec lui la foudre qui doit éclater sur vos têtes; craignez que pour être lent à frapper, ses coups n'en soient que plus accablans.

Déjà le peuple se fait justice de ceux qui le déshonorent; quel destin doit-il réserver à ceux qui le trahissent? Tremblez, hommes pervers, le moment des vengeances arrive à pas précipités; *encore quarante jours & Ninive périra*; encore quarante jours, quarante heures, quarante minutes peut-être, & vos perfidies recevront leur digne récompense.

Eh! n'a-t-il pas trop attendu ce peuple aveugle & trop confiant? Lorsque vous portâtes

la coignée à la racine du grand arbre de la religion, lorſque vous tarîtes à ſa ſource le commerce, l'honneur & la vie de tous les arts, lorſque vous impoſâtes l'immorale contribution *du quart* du revenu ; lorſque vous portâtes votre décret impie du *marc d'argent* , lorſque vous décrétâtes votre prétendue *loi martiale* ; ne trouvoit-il pas dans ces loix de mort, l'excuſe des fureurs auxquelles il devoit néceſſairement ſe porter ?

Cependant qu'elle raiſon plus plauſible eut-il jamais de vous faire ſubir les ſupplices que vous aviez déjà tant de fois autoriſé, commandé même ?

Foulon, *Berthier*, *Delaunay*, ne connoiſſoient qu'un maître, ils avoient rempli les devoirs de leur place : opprimer étoit le *mot de l'ordre*, ils l'avoient obſervé ; & vous qu'on envoie pour guérir nos plaies ; vous, reſponſables à 25 millions d'hommes de vos actions, de vos penſées, même vous abuſez de notre confiance ; vous épaiſſiſſez autour de nous les ténebres, eſt c'eſt au milieu d'un cloaque impur que vous vendez la *nation* que vous repréſentez, & vous croyez que tant de forfaits reſteront impunis ?

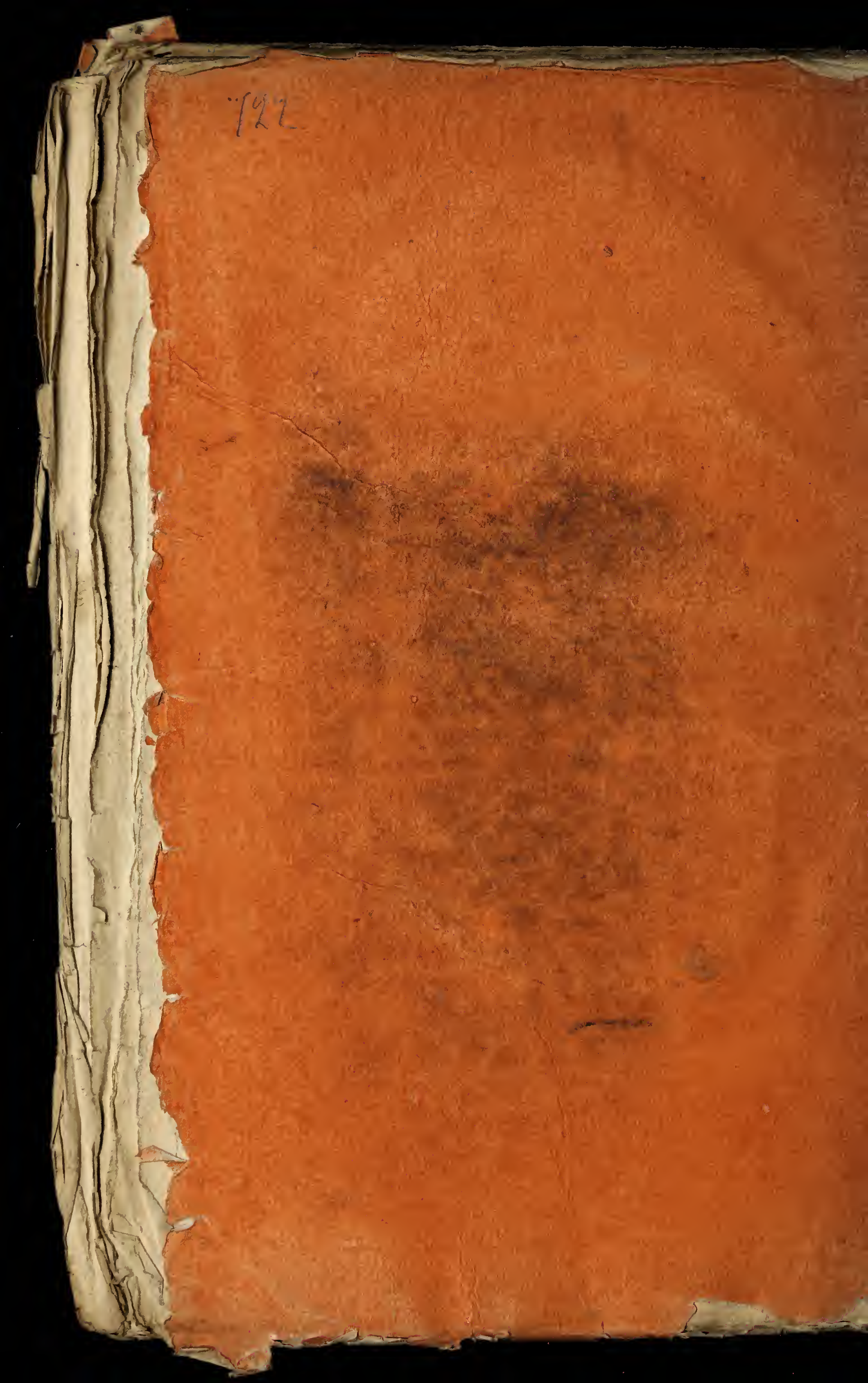
Et Mirabeau, ce minotaure exécrable, l'ame

& le chef de tous les complots, de toutes les perfidies, de tous les crimes, Mirabeau tonne encore du haut de la tribune ; il ose mêler aux plus sales propos, aux sarcasmes les plus plats & les plus indécens, les mots sacrés de *patrie*, de *liberté*? Il ose parler de triomphe, s'imaginer siégeant au Capitole, lui qui fût tout au plus digne de guider les fureurs des héros de la Roche-Tarpéienne ?

Le monstre ! n'a-t-il pas fait argent de tout, reçu de toutes mains, pour balancer par sa bourbeuse éloquence, l'opinion des gens de bien, (s'il en est pourtant au manege, qu'on n'ait pas encore daigné acheter) ?

Eh bien cet *honnête* homme, ou cet homme honnête, qui ose encore souiller dans sa bouche infâme, le nom sacré de vertu, n'a-t-il pas vendu son vil ministere, ses *beuglemens* au despotisme, qui dans toutes les grandes occasions, l'a pris par son foible, lui a montré de l'or. Tantôt il veut que les *ministres* siégent au milieu des législateurs, avec voix délibérative, & les mains pleines de graces à distribuer, tantôt, il parle en faveur de la caisse d'escompte & de *l'agiot*, qu'il a tant de fois libellisé, aujourd'hui enfin, il propose de donner au roi, le plein pouvoir, le pou-

voir terrible de faire à ſon gré la guerre ou la paix, & à la honte de la nation, ce projet barbare a été décrété ; car ne vous abuſez pas, peuple françois, le décret que vous regardez comme ôtant au roi le droit de faire la paix & la guerre eſt le plus déſaſtreux que vos repréſentans aient encore porté, malgré l'article illuſoire & perfide qu'ils ont en ſoin de placer en tête, afin d'échapper au juſte châtiment que vous leur prépariez. Auſſi a-t-il été payé ſix cents mille francs, ce décret, c'eſt ce que je prouverai dans peu de jours.


122